

TEMPERATURE Du 12 mars 1903.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.

LA Nouvelle-Orléans, ville chanceuse.

Il n'y a plus à en douter: la Nouvelle-Orléans, jadis si dédaignée, si délaissée, si compromise, pourrions nous dire, est devenue, à cette heure, le centre des attractions les plus irrésistibles, le foyer de tous les plaisirs, de toutes les distractions, le rendez-vous favori de tous les spéculateurs, de tous les hommes d'affaires, de toutes les conventions, de la science, de l'art, de l'industrie, du commerce et même de la politique; car la politique a voulu, elle aussi, prendre part au mouvement qui entraîne vers la Nouvelle-Orléans les populations du Nouveau Monde.

Cette popularité dont nous jouissons, nous en sommes redevables tout d'abord à notre génie natif, à l'entrain, à la fougue que nous apportons en toute chose et que nous hérités de nos pères.

Les origines de nos grandeurs actuelles, nous n'avons pas à en rougir; elles font le plus grand honneur à notre esprit, à notre caractère brillant et enjoué, et ceux qui nous en font un reproche sont ceux-là mêmes qui nous l'envient davantage.

En fait, il n'y a plus de grandes démonstrations, de grandes conventions qui puissent se passer de notre concours.

Nous n'avons plus besoin, comme autrefois, de leur offrir humblement notre hospitalité; elles viennent spontanément à nous, et si nous faisons la moindre démarche en ce sens, c'est pour la forme, pour rester fidèles aux usages de la bonne compagnie.

Personne de nous n'ignore que, dans quelques jours, la grande association de manufacturiers américains, la plus importante qu'il y ait aux Etats-Unis, se réunira parmi nous en convention. L'occasion est solennelle; elle provoquera des fêtes, entr'autres un magnifique banquet auquel assistera l'élite du monde industriel de l'Union. Nos autorités municipales ont eu le pouvoir de profiter de la circonstance pour inviter le Président des Etats-Unis et plusieurs membres de son cabinet, MM. Shaw et Cesteyon.

Un Président républicain de la plus belle eau, banquetant cordialement avec les autorités d'une ville notoirement et passionnément démocratique! — L'idée est originale, hardie; à la Nouvelle-Orléans, le fait est absolument unique. Contrairement à toutes ces attentes, l'invitation a été sinon agréée, du moins accueillie de la meilleure grâce du monde.

M. Roosevelt y a vu sans doute l'occasion de témoigner à la métropole du Sud toute l'admiration qu'elle lui inspire. C'est une nouvelle victoire qu'elle peut ajouter à toutes celles qu'elle a remportées depuis deux ou trois ans, car le Président se promet de visiter notre ville plus tard. Décidément tout sourit à la Nouvelle-Orléans, tout lui réussit dans sa lutte actuelle, non

seulement contre les hommes, mais aussi contre les éléments. Le furor des flots même semble s'abaisser à son approche. Il y a un jour ou deux, elle était menacée d'une terrible inondation. Aujourd'hui les craintes diminuent. A moins d'un accident tout à fait imprévu ou d'un acte de criminelle malveillance, nos levées semblent être à l'abri d'une catastrophe.

Chassons donc toute vaine frayeur. Nous avons pour nous le ciel et les hommes. C'est une bonne fortune qui arrive à bien peu de communautés comme la nôtre. Il ne nous faut qu'un peu de prudence pour éviter tout danger.

UN POINT D'HISTOIRE.

A son retour d'Egypte, avant le 18 brumaire, Bonaparte apprenait, à Fréjus, les désastres subis en 1799 par l'armée d'Italie. On disait alors que cette armée était hostile à la dictature vers laquelle marchait le jeune général.

Dans son nouvel ouvrage: "Souvarov en Italie", M. Edouard Gachot montre les régiments de la République absolument dévoués au vainqueur des Pyramides; et il le prouve en publiant cette lettre de Suquet:

"Du quartier général de Coni, le 15 octobre 1799.

C'est avec transport qu'un soldat de la vieille armée d'Italie, honoré dans le temps de votre estime et de votre amitié, s'empresse de féliciter la République et vous du retour heureux qui vous rendent aux vœux des Français. La nouvelle de votre arrivée ranime dans tous les cœurs la confiance et l'enthousiasme. Jamais la patrie ne réclamait plus vivement le secours de votre génie. Vous seul pouvez être destiné à terminer notre ouvrage en affranchissant l'Italie et en donnant à l'Europe une paix durable. Nous brûlons ici de vous revoir, de vous aider, et ces sentiments que je vous exprime sont ceux de tous les braves de l'armée d'Italie. La nouvelle de votre arrivée a retenti dans tous les camps; déjà l'ennemi l'a appris par les cris de joie du soldat qui, à son tour, lui dit: "Nous avons Bonaparte!"

"Joubert est mort deux mois trop tôt. Il eût quitté la vie avec plus de satisfaction s'il eût pu vous embrasser et jouir du plaisir de vous voir rendu à la République. Il vous croyait perdu pour elle et avec elle. Je fus son ami; je partageai ses travaux et ses peines; j'ai connu toute l'étendue de son attachement pour vous, il s'affligeait de votre absence. Ses vœux vous accompagnaient partout. Comme lui, mon général, tous ceux à qui vous avez affaire ont à connaître le prix de la gloire et celui de la patrie; pas un, dans quelque rang qu'il se soit trouvé, n'a terni l'éclat du triomphe; aucun vous n'a vu se déceindre; aucun ne s'est dévoué; tous ont rappelé avec orgueil: "Et nous aussi, nous étions à l'armée d'Italie!"

"Si, comme les braves qui vous ont suivi en Egypte et en Syrie, nous n'avons pas traversé les mers et couru les mêmes dangers, croyez, mon général, que nous n'avons pas dégoûté et qu'il se trouve encore en Italie des hommes jaloux de votre estime et toujours fiers d'avoir marché sous vos ordres.

"Admiration et dévouement. "SUCRET"

Comment ils dorment

C'est des chefs d'Etat dont il s'agit... écrit M. Stéphane Lauzanne, dans le "Matin."

Leur sommeil n'est pas celui des mortels ordinaires; il a des fièvres tragiques parfois et parfois aussi des douceurs pleines d'ironie. Il est tantôt grandiose et tantôt effroyable; il en est de bourgeois et de poétiques... "Qui a vu dormir un roi, disait Carlyle, a vu dans la vie d'un peuple..." Et ce jeune capitaine qui faisait des lettres, M. Luc de Clapiers de Vauvenargues, prétendait que "les monarques sommeillaient comme ils mouraient; il n'y avait que le nombre de courtisans qui variait autour de la couche!"

L'autre semaine justement, un Anglais fort érudit, sir Rowland Blennerhasset, publiait une étude charmante sur M. Thiers, au cours de laquelle il racontait comment dormait le premier chef du pouvoir exécutif de notre troisième République.

C'était l'époque trouble où le gouvernement s'était transporté au milieu des quinconces de Versailles, et le glorieux petit vieillard portait sur ses épaules déjà lassées le poids effrayant de l'invasion du dehors et de la guerre civile du dedans. Sa puissance de travail était inouïe: à cinq heures, chaque matin, il était debout, recevant déjà des visites. Aussi le soir, après dîner, épuisé, à bout de forces, dormait-il parfois dans son fauteuil, sans souci de l'étiquette ni des invités.

"Un jour, raconte sir Rowland Blennerhasset, je me rendis à Versailles avec lord Lyons, qui était alors ambassadeur d'Angleterre. Lorsque nous entrâmes dans l'antichambre, on s'entendait pas le moindre bruit. Il régnait dans le vieux palais un silence solennel. Les portes du salon de réception étaient grandes ouvertes et nous les franchîmes. Alors nous aperçûmes M. Thiers qui dormait profondément dans un fauteuil. Barthélemy, Saint-Hilaire était assis à côté de lui et, dès qu'il nous vit, il leva le doigt pour nous recom-mander de ne pas faire de bruit. En demi-cercle, devant le président qui dormait, se tenait un groupe immobile de gens dont la réputation politique ou sociale devait être douteuse: qu'éman-dans, courtisans, etc... J'aperçus cependant, à l'écart, l'historien Henri Martin. Lorsque M. Thiers s'éveilla, ses yeux tombèrent sur lord Lyons. Il s'approcha aussitôt avec vivacité de l'ambassadeur d'Angleterre et s'excusa gracieusement. Puis, lui montrant tout le groupe de solliciteurs qui s'inclinaient, l'échoine basse: "Je n'aime pas ces gens-là, fit-il, mais que voulez-vous! je les fais passer, je les fais passer..." Et, à voix plus basse, avec une certaine vulgarité voilée, englobant tout le cortège de courtisans, il ajouta: "Ils sentent mauvais, c'est vrai; mais on s'habitue, on s'habitue..."

Quel mot et quelle scène!... La Chambre des Communes, à Londres, est aussi un endroit fort propice au sommeil gouvernemental ou législatif; les grandes banquettes vertes bien profondes de la salle des séances, les admirables fauteuils en cuir rembourrés de la bibliothèque et du "tea room", les divans élastiques du "smoking room" ont offert déjà un asile confortable à toute une génération d'hommes d'Etat et de grands parlementaires.

Je me rappelle, pour ma part, il y a dix ans, avoir vu dormir, à

Westminster, M. Gladstone. C'était quelques semaines avant que le grand vieillard se retirât à jamais du pouvoir. Les jours politiques étaient déjà sombres pour lui et son parti, et la barque libérale faisait eau de toutes parts. Un soir, à dix heures—je vois encore la scène—il fit son entrée dans une Chambre bondée, où l'on discutait son fameux projet de "home rule" pour l'Irlande et, l'air très las, très vieux, très abattu, il alla s'asseoir sur le premier banc de la salle quadrangulaire. La tête renversée en arrière, les jambes croisées, et il y avait quelque chose de tristement symbolique à voir cette grande et belle figure blême, dont pas un muscle ne bougeait et dont les traits tirés avaient l'air décomposés déjà...

Et pourtant, dormait-il?... A un moment donné, sur les bancs de l'opposition, juste en face de lui, un homme se leva, le monoleste figé sous l'arcade sourcilieuse et l'orbite épinglée à la boutonnière. C'était M. Joseph Chamberlain. Le sarcasme jaillit à flots de ses lèvres pincées: il raillait, il bafouait, il tournait en moquerie et en dérision le projet généreux de ce premier ministre, couché là, devant lui, immobile... Il lâchait de son ironie froide les articles du "bill" et il pénétrait les arguments de son auteur, leur opposant d'autres arguments sortis jadis de la même bouche.

Et alors, oh! alors, sans qu'un muscle de la figure de M. Gladstone bougeât, sans qu'un mouvement de son corps décelât le réveil, c'est à dire la vie, peu à peu, sous l'épaisse arcade sourcilieuse, on vit l'œil s'entr'ouvrir. La paupière se souleva lentement, et le regard, fixe, superbe, énorme, apparut... La face qui tout à l'heure était morte sembla disparue pour faire place à ce grand regard de lion qui s'élevait tout autour de lui...

Et soudain, le lion lui-même fut debout. Il s'araboua à la grande table qui se trouvait devant lui et, tête baissée, il foudroya l'adversaire qui était venu l'aiguillonner dans son sommeil. Avec une véhémence admirable, avec une éloquence passionnée qui faisait battre les tempes et les cœurs, avec un élan où il mettait tout ce qui restait en lui de vigueur et de force, il réfuta, trépigna, rugit...

Ce fut une de ses dernières grandes victoires. M. Chamberlain, je crois, doit s'en souvenir! Il est bien d'autres sommeils encoore, des sommeils qui provoquent le rire ou l'épouvante, l'attendrissement ou l'effroi.

Le président Roosevelt, paraît-il, l'a robuste. "Il dort, nous dit en un style touchant un de ses biographes américains, comme un soldat et comme un philosophe: les poings fermés et la bouche ouverte..." Nicholas II, le tyran, "Je ne souhaite pas, à mon pire ennemi, a-t-il déclaré, un jour à M. Stead, de passer certaines nuits comme les miennes."

Guillaume II, il est à peine besoin de le dire, l'a extrêmement agité: mais la raison n'en est pas toujours celle qu'on croit. Ainsi, au début de son règne, il se levait fréquemment en pleine nuit, montait à cheval, se rendait dans une caserne voisine où il faisait sonner la diane, habillé tous les hommes et, à la leur des réverbères passait une revue. Les Berlinois émerveillés poussaient d'abord des cris d'admiration devant l'activité de leur souverain: "Quel empereur! Quel génie!" jusqu'à jour où, par une indiscretion de cour, ils apprirent que si le kaiser avait le lever si matutinal, cela ne te-

nait pas du génie mais du dentiste—car il souffrait d'un cancer à la bouche qui l'empêchait de reposer!...

Mais le sommeil le plus effroyable est celui de l'Homme Rouge, là-bas, à l'Orient. Ici, nous touchons au Shakespeare, nous venons dans l'Eschyle... Lorsque le soir vient, le pauvre dément est secoué par un terreur folle, un terreur indicible. Les ténébreux s'épouvantent, et le silence, le grand silence de la nuit le fait trembler de peur. Alors, il ordonne que les plus petites chambres, que les moindres couloirs du palais, que les allées les plus recouvertes de l'immeuble par de Yildiz soient éclairés "à giorno" depuis la terrasse jusqu'à la levée du soleil. Alors, pour bercer les effrois qui le hantent, il fait jouer ses orchestres jusqu'à une heure avancée de la nuit, ou il fait marcher sans cesse ses gardes sous sa fenêtre, afin que la cadence de leurs pas résonne sur le sol rassure son oreille inquiète. S'il ferme les yeux, c'est pour peu de temps. Son sommeil est haletant. Il s'éveille en sursaut, le front moite, et effrayé par quelque mauvais rêve, il se lève et après de lui son devin Ebnud Huda pour lui expliquer le songe qui le trouble. Parfois, il se fait apporter les derniers rapports de ses derniers espions, et là, sur sa couche, entre deux spasmes de terreur, il ordonne des supplices, des morts, du sang... Parfois, il se lève et gagne une terrasse d'où, à l'aide de sa longue-vue, il scrute anxieusement l'horizon immense pour voir si rien ne bouge...

Car cet homme a peur de voir accourir des Hottes qui le chassent. Car cet homme a peur de l'Europe... Mais c'est, hélas! seulement dans son sommeil!...

LE PÈRE SÉRAPHIN.

Les organes ecclésiastiques officiels viennent de publier un compte rendu des débats du Saint-Synode, débats qui ont eu pour résultat la canonisation d'un nouveau saint, le P. Séraphin, du monastère de Saroff. Le P. Séraphin est mort en 1833, et les miracles pour lesquels il est canonisé et qui ont été reconnus authentiques par le Saint-Synode, ont eu lieu au dix-neuvième siècle. Il paraît qu'en 1892 une commission spéciale a été nommée pour faire une enquête sur les signes et les merveilleux miraculeux qui résultaient des prières adressées au P. Séraphin.

Les travaux de la commission ont mis en lumière quatre-vingt-quatorze miracles, dont la plupart ont été confirmés par des témoins dignes de foi. Les travaux de la commission se poursuivaient assez lentement, lorsque, le 7 août dernier, jour de l'anniversaire du moine, l'empereur eut l'occasion de rappeler les miracles accomplis par Séraphin et exprima le désir de voir le Saint-Synode mener à bonne fin les démarches commencées pour la canonisation du P. Séraphin.

Les travaux se poursuivirent alors rapidement, et le 24 janvier de cette année, le Saint-Synode soumettait à l'empereur un rapport dont la conclusion était que le moine Séraphin devait être reconnu comme faisant partie du corps des élus et ses restes mortels considérés comme de saintes reliques et gardées dans un coffre-fort donné par Sa Majesté. L'empereur a sanctionné ce rapport en écrivain en marge:

"Un imbécile de général essaiera de vous entraver, mais il ne réussira pas, monseigneur. — Elle me prend pour le Napoléon! s'écria Cavaignac, subitement éclairé. Et il sortit avec un juron militaire. G. M.

LES RELIQUES

Le "Messenger officiel" annonce que les reliques de saint Séraphin, nouvellement canonisé, seront consacrées solennellement au monastère de Saroff, le 19 juillet (1er août) 1903. On s'attend à ce qu'une cérémonie nombreuse assiste à la cérémonie, et, en conséquence, l'empereur a nommé des fonctionnaires spéciaux qui auront à prendre tous les arrangements nécessaires pour parer au danger résultant d'un afflux de public trop considérable.

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

Au Grand Opera House, M. Ober fait merveille à chaque représentation de "What Happened to Jones" avec le précieux concours de la troupe permanente attachée à ce théâtre. Demain, grande matinée. Dimanche en matinée comme à l'ordinaire, première de "A Midnight Bell", dans laquelle M. Ober joue le principal rôle, celui d'un révérend, qui lui a vain jusqu'ici tant d'applaudissements.

Volontiers; ne suis-je pas toujours à votre disposition pour toutes nos affaires? repartit de Landrec, faisant l'aimable. — Il ne s'agit pas en ce moment de nos affaires, mais seulement de miennes propres. — Ah! c'est tout différent. — Est-ce à dire que vous êtes en ce cas moins bien disposé? — Non, non; mais enfin faut-il savoir encore ce que vous attendez de moi, et s'il me sera possible de vous satisfaire. — Veuillez m'écouter sans m'interrompre et prendre en note ce que je vais vous dire. — Je suis prêt. — Pour des motifs personnels, de la plus extrême importance, j'ai absolument besoin de retrouver un homme dont je viens d'apprendre l'existence, il y a dix minutes à peine. — Cet homme, un ancien marin, nommé Victor Ledat, doit habiter Dieppe ou ses environs. — Comme adresse, c'est assez vague, objecta de Landrec. — Sans doute, mais jusqu'à présent je n'ai pas de renseignements plus précis à vous donner. — Et vous voudriez que je retrouve cet homme? — Oui, je désire que vous partiez à Dieppe dès demain. — Avec votre flair, votre coutume habitée à découvrir les pistes, vous fouillerez adroitement la ville de Dieppe, surtout le quartier des pêcheurs, et vous chercherez de jme découvrir le per-

"Lu avec un grand plaisir et une profonde émotion".

La Doyenne des Pythonisses.

Cette excellente Mme Mongruel, doyenne de Pythonisses, qui vient de mourir plus qu'octogénaire, en France, exerçait avec succès déjà sous la deuxième République. Une "gaffe" qu'elle commit en ce temps est plus célèbre que les prédictions réalisées tant bien que mal par qui elle s'était fait une notoriété discrète et de petite venue.

Un soir, dans un salon, un murmure respectueux accueille l'entrée d'un personnage autour duquel on s'empresse. Ce bruit parvient jusqu'à un petit salon où, cachée par une portière, Mme Mongruel fonctionnait pour le plaisir des invités superstitieux. La maîtresse de la maison lui jette un bref avis: — Distinguez vous... Vous allez recevoir la visite d'un grand personnage.

La devineresse s'émeut. Mme Mongruel était bonapartiste. Toutes les cartomanciens et autres sibylles sont bonapartistes, quand elles ne sont pas maudouffistes. Elle croit, elle devine qu'il s'agit du prince Louis Napoléon.

Un homme entre, s'approche. — Denez moi votre main, monseigneur... monseigneur, veu-je dire... Oh! les belles lignes! Voici une étoile sur le mont de Saturne. C'est la puissance suprême. Je vous vois sur un trône... Macbeth, tu seras Roi... Je veux dire Empereur. — Que diable me chante-telle! se demande en grommelant le général Cavaignac, très intrigué, près d'être charmé.

Mais l'imprudent prophète oubliant la grande règle: ne pas trop préciser! ajouta: — Un imbécile de général essaiera de vous entraver, mais il ne réussira pas, monseigneur. — Elle me prend pour le Napoléon! s'écria Cavaignac, subitement éclairé. Et il sortit avec un juron militaire. G. M.

THEATRE TULANE.

Jamais comédie bonfonne n'a été acclamée au Tulane comme "Are You a Mason". C'est tout à la fois un grand succès d'artistes et de pièce. Demain et samedi, matinée. Grande nouvelle: la semaine prochaine représentations de Richard Mansfield dans "Jules César". Mansfield y remplira le rôle de Brutus.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Fannie Rice, l'inimitable comédienne que chacun estime, et l'incomparable Milly Capett, attirant toujours la foule à l'Orpheum. Ces deux artistes s'entraînent partout ailleurs pour assurer le succès. L'Orpheum y ajoute le concours d'acteurs et de chanteurs de talent qui ont le don de se faire applaudir à outrance. La semaine prochaine, il y aura changement de spectacle; mais le succès sera le même, plus vif encore, s'il est possible.

THEATRE CRESCENT.

Il y avait foule hier à la matinée donnée par le Crescent. "Lost River", la pièce en vogue, y poursuit le cours de ses succès et fait presque toujours salle comble. Il en sera de même demain, matin et soir. Dimanche, première de "The Heart of Maryland", drame dont on fait le plus chaleureux éloge et qui s'est fait tant applaudir au Nord et au Sud.

L'ABELLE

— DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES

POUR LES ETATS-UNIS, PORT COMPRIS: \$12. — Un an \$25.00. 6 mois \$13.00. 3 mois \$7.00. — Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.15. — Un an \$27.50. 6 mois \$13.50. 3 mois \$8.00.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12. — Un an \$25.00. 6 mois \$13.00. 3 mois \$7.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. — Un an \$10.00. 6 mois \$5.00. 3 mois \$3.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, ses abonnements y ont été joints. Les personnes qui veulent y ajouter doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par YES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abelle de la N.O.

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PREMIERE PARTIE

DE REVENANT DE LA "MEDINA"

Suite.

Il se ressaisit vite cependant, pour demander encore, d'un accent qui s'efforçait de rendre indifférent et calme:

— Mais, tenez vous la nouvelle de l'existence du comte d'Anne source vraiment digne de foi?

— Oui; celui qui m'écrivit cela est un ancien matelot du yacht de mon pauvre mari.

Hélas! il connaissait trop bien le comte de Bersac.

Ce matelot fut, au cours de la nuit terrible qui devait briser tout mon bonheur, la première victime de ce misérable.

Malheureusement il me donne fort peu de détails; son renseignement est net, précis, mais incomplet.

Dans ce cas, il faudrait voir cet homme, l'interroger!

— Je me propose de le faire; mais cela m'occasionnerait un déplacement qui me déplairait en ce moment.

Après ces mots, l'Américain parut réfléchir un instant. Puis il reprit d'un ton fort aimable:

— Peut-être pourrait-on le faire pour vous?

xé sur la marquise de Sommer-

— C'est un nommé Victor Ledat, dit-elle.

Don José tressaillait, sa physiologie se contracta durement, l'espace d'une seconde.

— Malheureusement, continuait Mme de Sommerse sans s'apercevoir de cette impression fugitive, je ne puis dire au juste où il habite.

C'est dans un village tout proche de Dieppe, peut-être bien dans cette dernière ville même. Il serait encore difficile à trouver, sans doute.

— En effet, trop difficile, conclut l'Américain.

Je retire donc ma proposition, au moins jusqu'à ce que vous en sachiez plus long.

Il me reste à vous prier de me signer le marché dont je vous ai apporté la copie.

Puis don José se leva, attendant que Mme de Sommerse eût apposé sa signature au bas de la pièce désignée.

souriant, reconduisit par Berthe Duroc.

Il avait à peine mis le pied dans la rue que sa physiologie, tout à l'heure d'expression si calme, se transforma subitement.

Un pli profond barrant son front d'une ride soucieuse, ses yeux marron clair, à reflets métalliques, s'étaient empreints d'une flamme de colère, sa bouche se crispait sur ses dents serrées.

— Encore ce matelot, ce Ledat! murmura-t-il sourdement. Il y vit donc toujours!

Et s'approchant de son cocher, figé sur son siège, dans l'attitude correcte des domestiques de bonne maison, il jeta d'une voix brève:

— Chez M. de Landrec!

Le cheval, à peine effleuré de la rêne, partit au grand trot, dans la direction de la Seine.

De Landrec habitait rue Saint-Lazare, près de la gare, un vaste et luxueux appartement où il vivait en compagnie d'une jeune femme dont il avait fait la connaissance à Buenos-Ayres.

Elle était blonde, jolie, grande et bien faite.

dément dévoré, en frais de recherches, les économies destinées à l'établissement de saœur.

Puis un beau jour, à la suite d'un événement secret, dont il avait paru cruellement frappé, il avait quitté Buenos-Ayres, laissant la malheureuse jeune fille sans ressources.

Elle allait mourir de faim, lorsque de Landrec, alléché par sa beauté, l'avait secourue, puis recueillie, lui promettant le mariage.

Mais il n'avait pas encore tenu parole et semblait avoir oublié sa promesse.

La jeune femme, ramenée en France, demeurait pourtant avec lui, espérant toujours la régularisation de sa situation bizarre.

De la rue de Lille à la rue Saint-Lazare, la distance n'est pas très longue.

Le cheval de don José, un demi-sang de prix, trottait à une allure très allongée.

L'Américain n'eut donc pas le loisir de réfléchir longuement à l'importance et grave nouvelle qu'il venait d'apprendre chez la marquise de Sommerse.

Dix minutes après son départ de la rue de Lille, il arrivait chez de Landrec.

— Volontiers; ne suis-je pas toujours à votre disposition pour toutes nos affaires? repartit de Landrec, faisant l'aimable.

— Il ne s'agit pas en ce moment de nos affaires, mais seulement de miennes propres.

— Ah! c'est tout différent.

— Est-ce à dire que vous êtes en ce cas moins bien disposé?

— Non, non; mais enfin faut-il savoir encore ce que vous attendez de moi, et s'il me sera possible de vous satisfaire.

— Veuillez m'écouter sans m'interrompre et prendre en note ce que je vais vous dire.

— Je suis prêt.

— Pour des motifs personnels, de la plus extrême importance, j'ai absolument besoin de retrouver un homme dont je viens d'apprendre l'existence, il y a dix minutes à peine.

Cet homme, un ancien marin, nommé Victor Ledat, doit habiter Dieppe ou ses environs.

sonnage en question.

Dans ce cas, faites une enquête discrète et approfondie sur son compte.

— Si, à Dieppe même, vous ne trouvez rien, explorez la périphérie, surtout les villages proches de la mer.

— Enfin, séjournez là-bas huit ou dix jours s'il le faut, mais faites le possible et même l'impossible pour m'apporter un renseignement quelconque.

Vous me connaissez, de Landrec; vous savez combien je suis largement reconnaissant pour les services importants qui me sont rendus.

— C'est évident, répliqua de Landrec d'un accent de mauvaise humeur mal déguisée, je vous connais depuis longtemps.

Nous sommes liés par bien des choses accomplies en commun, mais vous en avez parfois, avec moi, un peu trop comme avec un domestique, ou tout au moins un employé subalterne.

Le ton dont vous me parlez en ce moment implique un ordre.

— A peu près... Suis-je le patron, ou non? riposta don José d'un accent autoritaire.

— Sans doute, vous tenez dans notre situation la première place; cependant nous sommes plutôt des associés.

— A parts inégales; vos droits sont loin d'être équivalents aux miens, ne l'oubliez pas.